

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 48

Artikel: Face à l'ennemi
Autor: Mario, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197202>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les surnoms de Guillaume II.

Sous le titre : *L'Empereur errant*, le *Petit Parisien* publiait, à l'occasion du départ de Guillaume II pour la Terre-Sainte, un article assez curieux au sujet des surnoms que la passion des incessants voyages de ce souverain lui a valu. En voici quelques extraits :

« L'empereur d'Allemagne déteste l'incognito; il aime à se faire voir, et pour chaque pays qu'il visite, il a dans ses malles trois ou quatre uniformes de circonstance, aussi décoratifs et pittoresques que possible. L'habit bourgeois lui déplaît; il le porte très rarement, quoiqu'il ait, rien que pour les effets civils, un tailleur à Berlin, un à Londres et deux à Vienne.

Ce besoin de représentation, joint à la manie vagabonde qui l'entraîne continuellement aux quatre coins de l'Europe, n'a pas manqué de frapper les Allemands. Ceux-ci, dans l'intimité, appliquent volontiers des sobriquets aux personnages en vue. Guillaume II le sait. Des indiscretions lui avaient appris que son peuple l'appelait « l'Empereur errant ». Un soir qu'il dînait avec son frère, le prince Henri, le duc de Connaught, et le major von Plessen :

— Il m'est revenu, leur dit-il, qu'on m'avait baptisé dans le peuple « l'Empereur errant »; mais je connais mes sujets et je serais fort étonné qu'ils ne m'eussent point infligé d'autre surnom.

Là-dessus, le prince Henri et le major échangèrent un coup d'œil en se tenant de ne pas éclater de rire. Guillaume surprit ce coup d'œil.

— Qu'est-ce? dit-il. Connaissez-vous cet autre surnom?

Et comme le major, directement interpellé, balbutiait, le nez dans son assiette, une excuse vague :

— Eh bien! reprit Guillaume II, si vous ne voulez pas parler pour me faire plaisir, que ce soit par ordre.

Le major dut s'exécuter : il apprit donc à son souverain, avec toutes les précautions de langage et les circonlocutions voulues, que les soldats l'appelaient familièrement *Fritz-Alarm* et les marins *Gondola-Billy*.

Le surnom d'« Empereur errant » s'explique par les continuels déplacements de Guillaume II. Celui de *Fritz-Alarm* n'est pas moins mérité. Disons d'abord que Fritz, diminutif amical de Frédéric, est un terme générique qui sert à désigner chez les Allemands les princes encore jeunes; le terme *Alarm*, qui lui est accolé et qui vient de notre mot français « alarme », fait allusion à un des passe-temps favoris de l'Empereur.

« Fréquemment, dit Mme Candiani, les nuits où le sommeil se montre rebelle, Guillaume II se lève précipitamment et court donner l'alarme dans n'importe quelle caserne de Berlin ou des environs. Il est soit onze heures du soir, soit deux heures du matin, ou un autre moment indu, et il faut s'équiper complètement, courir par la ville en quête des officiers, etc., tout mobiliser en un mot, comme si le corps devait être avant l'aube dirigé vers la frontière. L'opération se complique singulièrement quand il s'agit de l'artillerie ou du génie. Souvent, si c'est de l'infanterie ou de la cavalerie qu'il a fait mettre ainsi sur le pied de guerre, le souverain pousse l'expérience jusqu'à envoyer les troupes au quai d'embarquement de la gare où elles auraient, le cas échéant, à effectuer leur départ idéal. »

Le lendemain d'ailleurs, et pour peu que l'opération ait réussi, les amnisties, exemptions, permissions et décorations, pleuvent sur les officiers et les soldats. Ni les uns ni les autres ne songent donc à se plaindre lorsque la sonnerie d'alarme les réveille en sursaut, et il s'en trouve même pour estimer qu'elle n'éclate pas assez fréquemment.

Et *Gondola-Billy*? direz-vous. Il s'agit ici d'un sobriquet maritime. Guillaume II, qui s'est fait construire pour ses déplacements continentaux un train spécial, vrai « palais nomade », d'un luxe extraordinaire, avec ses quatre chambres à coucher, sa *nursery*, sa salle de bains, sa salle à manger et son salon bourré d'objets d'art, possède aussi, pour ses déplacements sur mer, non point une « gondole », comme tendrait à le faire croire le sobriquet ci-dessus, mais un bel et bon yacht cuirassé, le *Hohenzollern*, qui a tout le confort d'un navire de plaisance avec tout l'attirail d'un navire de guerre, depuis les canons jusqu'aux tubes lance-torpilles.

In vino veritas.

(Dans le vin est la vérité.)

Certes, voilà un proverbe latin qui n'est pas toujours vrai, tant s'en faut, témoin ces vers amusants et spirituels de Petit-Senn :

Dans un joyeux banquet, dont j'ai triste mémoire,
A côté d'Isabeau le sort m'avait placé :
Yeux louches, nez camard, bouche immense et peau noire,
Voilà, dans un seul vers, son visage tracé.

Son hameur répondait à sa triste figure
Que bons plats et bons vins seuls pouvaient déridier.
A table, elle savait remplir outre mesure
Son verre, son assiette et surtout les vider.

Par malheur, entre nous était une bouteille
D'un vin vieux, le meilleur qu'ait produit le raisin,
Qui d'un monstre hideux ferait une merveille
Pour qui le sablerait auprès d'un tel voisin.

Le premier verre bu, jugez de ma surprise?
Les deux yeux d'Isabeau me semblèrent d'accord,
Son nez se redressa, sa peau parut moins bise
Et sa bouche sourit, moins grande que d'abord.

J'avale un second verre et je la vis parée
Des grâces qui sortaient de la douce liqueur :
Puis un troisième, hélas ! et mon âme égarée,
Sollicita sa main et lui donna mon cœur !

Elle devint ma femme. Oh ! depuis cette époque,
J'ai pris Bacchus en haine et la vigne en horreur.
Je ne bois plus de vin, son odeur me suffoque.
Et l'aspect d'un flacon me remplit de terreur.

La vérité n'est point dans le jus de la treille.
Et si les gens, jadis, la cherchaient dans un puits,
Morbien, je le sais trop, au fond d'une bouteille,
On la trouve encore moins, comme j'ai vu depuis.

Pour juger une fille, il faut un œil sévère.
Il faut à la raison demander son flambeau.
Mais si pour sa lunette on veut prendre son verre,
On risque, ainsi que moi, de choisir... *Isabeau* !

Fricasse et sa fenna.

Fricasse était on gaillâ coumeint on ein vâi prâo soveint : quand l'ont on part dè verro dein lo casaquin, po on rein tsertivè rogne à tot lo mondo et s'eimpougnivè avoué quoui que sâi.

Sa fenna, la pourra François, n'avâi pas tot pliorâ pè lo bri, vo pâodès comptâ, kâ se n'hommo l'ai ein fasâi vairè dâi grises. Tsa-quiè iadzo que reintravè fin battant à l'hotò, fasâi on détèrtin dè la mètsance : trossivè lè chaulès, l'èpèclliavè lè tepins et lè z'écouallès, l'einvouyivè lo coquemâ et lè mermites avau lè z'égrâ et frezavè tot. L'est por cein que l'ai desioit Fricasse, que l'avâi, ma fai, bin meretâ.

Quand vèyâi arrevâ 'na carra, la Françoisè trativè sè remisâ tsi 'na vezena po ne pas ourè clia chetta et surtot po s'esquivâ dâi coups dè châtions, kâ, avoué on diablo d'hommo dinse coumeint volliâi-vo què 'na fennè l'ai pouessè teni. L'hotò était on vretabillio einfai ! Assebin, la pourra corsa desâi soveint : « Lo bon Dieu, qu'est tant bon, mè débarrassâi pi dè 'na bourtia dinse !

La cauquies teimps, Fricasse est su sacaorè lè tsatagnès et on iadzo que fut pè su l'abro, aguelhi su 'na besse, lo pi l'ai lequè quand bin l'avâi met dâi grèpès et le vouaïque avau, que l'eut on part dè cotèts trossaies. L'ont du lo portâ à l'hotò su 'na suivre et allâ queri lo mândzo.

Quand stusse l'eut prâo vouaiti, dese que n'iaivâ pas rein què lè cotèts dè rontiès, mà que y'avâi oquies que n'allavè pas per dedein et que fallâi fèrè n'opèrachon. Lo maidzo, qu'ètai on tot dzouveno, ne volliavè pas cein fèrè tot solet et a demandâ que y'aussè ion dè sè collègues po l'ai bailli on coup dè man, et lo vont criâ.

Quand l'ai on zu repliâci lè cotèts io faillai, que lo pourro Fricasse a fè dâi bramaiès dè la mètsance, lè dou mândzo, qu'ètion l'on a drâita et l'autro à gause dâo l'hi, ont peinsâ dè lo laissi dremi on bocon dèvant dè l'ai fèrè cl'opèrachon ; mà Fricasse l'ao za de :

— Fèdès-pi, se vîgno à mourî ora, mouretrè

coumeint noutront seigneur, eintrè dou bre-gands !

Quand l'ont zu charcutâ pè dedein et que l'ont zu vu cein que y'avâi, lè mândzo ont de à la fenna que Fricasse ne poivè pas s'ein teri et que n'ein avâi pas po houit dzo. « Preni-z'ein voutron parti, François », se lâi desiront.

— Mon parti est vito prâi, avoué on n'hommo dinse ! fâ la fenna.

Et la dzo d'après, met la mermita su lo fu, décrotsè on jambon à la tsemenâ et lo met couairè ein sè deseint : « Sarâ prêt po lo dzo dè l'eintrèrâ ».

Mâ Fricasse, que cheintâi clia boune odeu dè jambon du lo lhi, criè sa fenna po l'ai ein demandâ 'na brequa.

— Rein dè cein, l'ai fe la Françoisè, ne vu pas l'eintamâ hoai ! Et que mè foudrà-te bailli ài pareints et ài porteu lo dzo dè te n'eintrèrâ ! Te l'ai sondzè pas, tè que n'a jamais eu couzon dè rein !

Puissance navale de l'Angleterre. -- A

l'occasion du conflit entre l'Angleterre et la France au sujet de l'achoda, on a publié une étude intéressante sur les forces navales de l'Angleterre. Nous en extrayons ces quelques détails :

La marine anglaise est redoutable. Le gouvernement britannique a fait pour elle des sacrifices immenses. L'Angleterre possède 54 cuirassés de haute mer, 17 garde-côtes, 292 croiseurs, 156 torpilleurs. Parmi ces derniers il faut compter 42 bâtiments que les Anglais appellent *torpedo destroyers* (c'est-à-dire destructeurs de torpilleurs, car ils sont moins préoccupés d'attaquer avec des torpilles que de se préserver contre celles de leurs adversaires éventuels.)

« C'est là, dit le *Petit Parisien*, à qui nous empruntons ces détails, la flotte la plus formidable que les mers aient jamais portée. En outre, l'Angleterre a quelques navires dont le rôle serait d'accompagner les escadres, en avant sur leur pont une escadrille de petits torpilleurs qu'ils « pondéraient », le moment venu, sans avoir exposé ces frères coquilles de noix aux dangers de la navigation.

« Mais que demain les bateaux sous-marins deviennent pratiques, et la guerre maritime se trouvera bouleversée. Aussi les Anglais témoignent-ils une profonde méfiance pour ces engins de l'avenir ; et c'est probablement de la prévision. »

Face à l'ennemi.

Le maréchal de Luxembourg, à qui la France doit les plus grandes victoires qui illustrèrent le règne de Louis XIV, était affligé d'un désavantage physique qui ne nuisait pas pourtant à ses incomparables qualités militaires.

A la prise de Lérda, il était au premier rang ; le premier aussi à la bataille de Lens. A Lens, quoique sous les ordres du Grand Condé, il sut se distinguer au point de conquérir la dignité suprême, le bâton de maréchal de France. C'est à lui que nos armées durent la prise de Valenciennes et celle de Cambrai, puis les victoires de Cassel et de Mons. Il débloqua victorieusement Charleroi dont le prince d'Orange faisait le siège et le battit à plates coutures. C'est lui encore qui remporta, au nom de la France, la célèbre bataille de Fleurus, celle de Steinkerke et aussi celle de Nerwinde.

Dans l'armée, on l'appelait le vaillant bossu, et le prince de Conti l'avait surnommé familièrement le *tapissier de Notre-Dame*, faisant allusion, par ce glorieux sobriquet, aux innombrables drapeaux ennemis enlevés par le maréchal de Luxembourg, dont les voûtes et les piliers de la cathédrale métropolitaine étaient littéralement tapissés.

Jamais il ne vint à l'esprit de personne l'inconvenante pensée de rire de la gibosité du vaillant maréchal.

Sa déformation, du reste, ne le rendait nullement grotesque, et c'est à peine s'il avait une épaule plus arrondie, plus protubérante que l'autre.

Il sut plaire, d'ailleurs, à l'une des plus jolies, des plus riches et des plus nobles héritières, Marie-Charlotte de Luxembourg-Piney, qu'il obtint à l'âge de vingt ans, au moment où il venait de recevoir du roi le titre de maréchal du camp, et il fut aimé d'une passion folle, d'une affection orgueilleuse par la fille des ducs et pairs de Luxembourg, qui ne voyait en lui que l'homme de cœur à l'âme de héros.

Un seul, le prince d'Orange, un de ses ennemis qu'il avait battu le plus souvent, à qui il avait infligé les défaites les plus sanglantes, eut l'inconvenante ironie, dans une exaspération facile à comprendre, de laisser rire devant lui du maréchal de Luxembourg.

— Ventre de Dieu!... s'écria-t-il, après l'humiliante défaite de Charleroi, je ne pourrai donc jamais vaincre ce maudit bossu!...

Ces paroles furent rapportées au maréchal de Luxembourg.

— Qu'a dit le prince d'Orange? interrogea vivement le vainqueur de Fleurus.

— Le prince, fort irrité et humilié de sa défaite, s'est écrié : « Je ne pourrai donc jamais vaincre ce maudit bossu ? » Voilà tout.

— Il a dit ça ?

— Devant tous les généraux.

— Qu'en sait-il, si je suis bossu ? — répartit vivement le maréchal de Luxembourg, — il ne m'a jamais vu par derrière, par exemple !

MARC MARIO.

(Reproduction autorisée dans les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres).

Nous remarquons dans une charte du XIII^e siècle, octroyée à la ville de Fribourg par le duc Berthold IV, de très curieuses dispositions.

Tout bourgeois ou habitant était obligé de prendre les armes pour la défense de la ville ; par contre, il n'était tenu à suivre le duc ou l'empereur à la guerre qu'à une distance d'où il pouvait rentrer chez lui le même soir.

En temps de guerre, chaque métier devait contribuer aux frais : le cordonnier avait à fournir une paire de souliers ; le tailleur, une paire de culottes ; le forgeron, deux fers de cheval ; le marchand, une certaine mesure de drap ou quelque autre marchandise.

Une scène bien drôle s'est déroulée dernièrement devant la Cour civile, à Zurich. On plaidait en divorce. Le mari seul s'était porté plaignant, mais les deux époux s'accusaient d'avoir violé le contrat.

Arrive le moment où l'avocat de la défenderesse commence sa plaidoirie. Il fait remarquer que les faits avancés par le plaignant ne sont pas prouvés et émet la supposition que ce dernier a été poussé par des parents à demander son divorce. A cette affirmation le mari se lève et déclare que « c'est la vérité toute pure ; qu'au fond il n'a pas de motifs d'en vouloir à sa femme ».

Vous jugez de la stupéfaction que produisirent ces paroles, mais que fut-ce lorsque le plaignant s'écria d'une voix de tonnerre, en bon patois zurichois :

— I zieh d'Klag zrugg, i will ene zeige, dass i au no en Ma bin! (Je retire ma plainte, je veux leur montrer que je suis encore un homme!)

Un éclat de rire homérique accueillit cette déclaration.

Le procès était terminé. Les deux époux, bras dessus, bras dessous, quittèrent la salle d'audience.

Les jeunes filles de Newton, dans le New-Jersey, se sont mis en tête de régénérer les jeunes gens en prenant l'engagement implacable et collectif de repousser les avances de tout homme faisant le moindre usage de liqueur ou de tabac. C'est donc à choisir entre une absinthe et une épouse, une cigarette et un cœur. Tout d'abord nos jeunes Newtonnais

ont fait mine de se soumettre, en ne fumant plus qu'en cachette. Mais ces demoiselles qui ont l'œil ouvert ne se sont point laissées tromper ; aussi le dialogue suivant est-il assez fréquent :

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de solliciter votre main. Je suis jeune, riche et je vous aime.

— Veuillez, s'il vous plaît, le répéter plus bas et plus près...

— Je vous aime...

— Mon Dieu ! comme vous sentez l'anisette et le régalia... Allez, Monsieur, allez vous faire épouser ailleurs.

Boutades.

Un homme d'affaires, avare accompli, était allé passer quelques semaines dans une de nos charmantes vallées des Alpes, pour cause de santé. Il prenait pension dans un petit hôtel, où il fut l'objet des soins dévoués d'un des domestiques. Le cœur de l'avare finit par être touché de tant de prévenances : « Mon ami, dit-il au digne serviteur, en quittant l'hôtel, quand je reviendrai, faites-moi souvenir de vous remettre quelque chose. »

Un professeur travaillait ordinairement quatre ou cinq heures par jour dans son cabinet. Un jour où il y était resté plus longtemps que d'habitude, sa femme vint le trouver. Brusquement interrompu dans une de ses réflexions et un peu contrarié : « Ah ! ma chère, lui dit-il, vous voilà donc ? Que dites-vous ? — Je dis, monsieur, que je voudrais être un livre. — Et pourquoi ? lui demande le professeur surpris — C'est que j'aurais le plaisir de jouer plus souvent de votre société. — Certes, fit le mari flatté, je le voudrais aussi, mais, dans ce cas, ajouta-t-il avec un sourire malicieux, je préférerais de beaucoup que vous fussiez un almanach ! — Et pourquoi, mon cher ? reprit la femme intriguée et curieuse.

Le professeur n'a jamais voulu en dire à sa femme la raison, mais il l'avoua à un de ses amis : *C'est qu'on change d'almanach tous les ans !*

— Oh ! le monstre ! lui aurait sans doute répondu sa chère épouse, si elle avait entendu de quel bois son mari voulait se chauffer.

C'était en 1845. La révolution était accomplie, le nouveau gouvernement installé. Un des principaux meneurs politiques du moment s'adresse au conseiller d'Etat X. et lui recommande chaudement un de ses amis pour une des préfectures du canton. Le magistrat, peu édifié sur le compte du personnage en question, ne semble nullement disposé à accueillir cette recommandation ; il mettait au contraire beaucoup de vivacité dans ses motifs de refus.

— Bah ! bah ! disait le solliciteur, tout cela peut être vrai, je sais très bien qu'il a des défauts, mais il est si bon enfant !...

— Bon enfant, bon enfant, tant que vous voudrez, Cadet-Roussel aussi était bon enfant, et cependant il n'a jamais été préfet.

Nous glanons dans une feuille d'annonces d'un canton voisin, les annonces suivantes dont nous supprimons les noms propres :

Le juge de paix du cercle de ... fait connaître au public qu'un gros chien tacheté de noir, long poil, a suivi depuis R... des individus de C... sans pouvoir s'en débarrasser. Il est actuellement chez L... à C... où on peut le retirer.

On désire une place dans un magasin ou fille de chambre, sachant le français et l'allemand.

A vendre un grand chien (mâtin) de bonne race, pouvant servir aussi à un boucher, du sexe masculin avec queue en panache. On le donnera à l'épreuve.

Avis aux asphaltteurs — La commune de D... met au concours l'asphalte des corridors de l'étage supérieur du château de N... Les entrepreneurs sont invités à déposer leurs soumissions, cachetées à tant le pied carré, au bureau du greffe communal.

Nous avons sous les yeux le **Bon Messager pour l'an de grâce 1899**. Il a, comme les années précédentes, fort bonne apparence et se lit avec beaucoup d'intérêt. Le choix des matières est heureusement varié, et de nombreuses et bonnes vignettes ne font qu'en augmenter l'attrait. Pas n'est besoin de recommander cet almanach si connu et dont le succès va croissant. S'il n'est pas encore en lecture dans chaque famille, cela ne peut tarder.

Recettes.

Omelette soufflée. — Cassez 4 œufs frais en mettant les blancs dans un vase et les jaunes dans un autre ; mêlez les jaunes avec une prise de sel et une grande cuillère à soupe de sucre pilé ; parfumez soit avec de l'écorce de citron haché, soit avec de la vanille en poudre. Mêlez et battez bien. Fouetez en neige ferme les blancs ; mêlez-les promptement aux jaunes et versez le tout dans un plat mince allant au feu et enduit de beurre bien frais. Mettez au four chaud 10 minutes. Servez bien vite après avoir saupoudré l'omelette de sucre fin vanillé. Cet entremets très délicat est peu coûteux, seulement il faut des soins et de la célérité.

Moyen de faire sécher les souliers. — Il n'y a guère de supplice plus grand que d'être obligé de chausser des bottes ou souliers mouillés de la veille. Non seulement ils se rétrécissent, mais ils glacent le pied. — Voici un moyen bien simple de remédier à ce désagrément.

Lorsque vous ôtez vos souliers ou vos bottes, remplissez-les jusqu'au bord d'avoine sèche. L'avoine absorbera bientôt l'humidité. Elle prendra au soulier la moisissure et s'enflera sous l'action de l'humidité qu'elle prendra ; elle formera comme la forme du cordonnier en maintenant la grandeur du soulier sans que le cuir se durcisse. Le lendemain, ôtez l'avoine que vous mettez dans un sac auprès du feu afin qu'elle sèche et que vous puissiez encore l'employer.

Simple question. — Un de nos abonnés nous écrit :

« Veuillez poser, dans le *Conteur*, cette question : De qui sont les deux vers suivants ? »

La critique est aisée et l'art est difficile.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Voilà la question posée. A vous maintenant d'y répondre, chers lecteurs.

THÉÂTRE. — **Roger-la-honte** est un drame à succès ; du moins, il le fut ces dernières années. Nul doute qu'il ne retrouve demain soir sa vogue d'antan et ne fasse salle comble. — Le lever du rideau est à 8 heures. Les billets sont en vente chez MM. Tarin et Dubois et à l'entrée. Enfin, service de tramway à la sortie.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

FOURNITURES POUR BUREAUX

CARTES DE VISITE

Impressions de tous genres.

<p>OCCASION</p> <p>Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et d'hiver, tel que :</p>	
<p>Etoffes pour Dames, fillettes et enfants,</p>	
<p>dep. Fr. 1 — p. m.</p>	<p>2 50 »</p>
<p>Milaines, Bouxkins, Cheviots p' hommes</p>	<p>— 45 »</p>
<p>Coutil imprimé, flanelle laine et coton</p>	<p>— 20 »</p>
<p>Cotonnerie, toiles écruës et blanchies</p>	<p>— 20 »</p>
<p>jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. — Echantillons franco. —</p>	
<p>Adresse : Max Wirth, Zurich.</p>	

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.